

BAPTISTE LORBER

Itinéraire D'un Con

Jacques Billon



Baptiste Lorber

Itinéraire d'un con

© Baptiste Lorber, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5017-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 :

Le constat

« Être traité de con par un con ne prouve pas que vous n'en soyez pas un. »

Yvan Audouard

Deux fois dans ma vie, je me suis posé la question : « Suis-je con ? » Suis-je cette personne dont les gens parlent quand ils s'épanchent sur les cons ? Suis-je cette personne qu'on excuse presque pour ses choix de vie, ses choix politiques, ses décisions impulsives... en me mettant dans la case des cons ? Suis-je cette personne, lorsqu'elle est absente d'un dîner entre amis, à propos de qui l'on dit : « Jacques ? Non, mais Jacques, entre nous, c'est pas le plus malin, il est un peu con. Faut pas attendre grand-chose de lui. » Et un autre rajouterait : « Oh t'es dur, c'est vrai qu'il est paaaas... mais moi je l'aime bien. » Comme on aimerait bien son chien ? À moins d'être un chien de race, super bien dressé, la vérité c'est qu'on n'attend pas de son chien des miracles, mais on l'aime bien. Quand il se roule dans une charogne lors d'une balade et revient vers nous pour jouer en nous sautant dessus, tout content, on se dit : « Putain, mais qu'il est con ce chien ! » Puis le soir venu, quand il est tout propre et qu'il a le ventre plein, on se dit que malgré tout, on l'aime bien. Pourquoi s'est-il roulé dans cette charogne ? Les spécialistes diront que c'est une pulsion animale ancrée dans ses gènes. Mais la vérité, c'est que ça fait des générations et des générations que les chiens de compagnie ne doivent plus cacher leur odeur pour chasser, en se roulant dans la merde. Donc non, c'est juste un acte con de la part du chien. Mais on n'attend pas davantage de lui. Alors quand, ayant bu quelques verres avec des amis, je décide de tremper mes testicules dans de la vodka avant d'y mettre le feu, pour faire rire les copains... c'est un peu comme le chien, je pense que cela fait des générations et des générations qu'on ne se trempe plus ses couilles dans de la vodka en y mettant le feu, pour faire rire les copains. Et en fin de compte, on dit

de moi que je suis con. Sympa, mais con.

Mais ce qui me chagrine, c'est qu'au plus profond de moi, j'ai l'impression de ne pas l'être. J'ai même l'impression d'être entouré de cons. Et ça m'arrive même lors de dîner entre amis, d'être celui qui parle d'un absent, en soumettant l'idée qu'il est « gentil, mais un peu con », et les autres d'acquiescer. Alors oui, on est tous le con de quelqu'un. Même Einstein devait être le con d'un autre. Sûrement de celui qui a vu en sa découverte, la bombe atomique, le pouvoir qu'il pouvait en tirer. Ou peut-être juste celui de sa femme, qui le trouvait très con dans la vie de tous les jours, en dehors du travail. Peut-être que c'était le genre de mec qui en privé, après quelques verres, trempait lui aussi ses testicules dans de la vodka et y mettait le feu pour faire rire les copains. Peut-être.

Comme je le disais, deux fois dans ma vie je me suis posé la question : « Suis-je con ? » La première fois, c'était en 1995. J'avais neuf ans, et j'étais chez mon pote d'enfance, Rémi Durand. Il était d'une famille très catho, très à cheval sur la réussite. D'ailleurs, il a fini chirurgien, sa sœur à HEC et son autre sœur mariée à un homme à particule. Ce qui est aussi un signe de réussite dans ce genre de famille. Petits, on était cul et chemise. Sûrement que j'étais le cul et lui la chemise, d'ailleurs. J'étais toujours fourré chez eux, et je ne peux pas vous dire pourquoi ni comment, mais c'est la première fois de ma vie où j'ai ressenti ce sentiment d'être con. Il y avait une suffisance dans la façon qu'avaient ses parents de me parler. C'était presque comme si on décomposait les mots lentement, juste pour moi. J'exagère, mais vraiment, j'avais cette sensation d'être bête. Un peu comme quand on tombe sur Radio Classique et qu'entre les morceaux, des spécialistes expliquent avec une facilité déconcertante pourquoi cette version de Chopin en la mineur est une horreur pour les oreilles, alors qu'on avait adoré le morceau, qu'on s'était même fait la remarque : « Wouah, que c'est beau, c'est magnifique ! Mais pourquoi j'écoute pas plus de classique en fait ? » Une façon pour ce critique de dire aux auditeurs égarés comme nous : « Hop hop hop, ce n'est pas une radio pour les cons. Et j'entends par cons des gens comme vous, sans aucun goût, dépourvus de jugement, biberonnés à la culture de masse, faisant vos courses au Leclerc à l'affût des promotions... Allez, changez de radio et allez écouter NRJ, sombres merdes. »

Pour tout dire, j'avais l'impression que j'étais une sorte de bête de foire, d'être Jacques Villeret dans *Le dîner de cons*. Et pourtant, je n'ai pas le souvenir d'avoir fait des bourdes ou des sorties dignes des plus grands cons. Non, j'étais juste moi-même. Je me suis longtemps dit que comme ils étaient petits de taille, et moi très grand, peut-être que ma taille ne correspondait pas à mon âge. J'avais neuf ans, mais j'en paraissais physiquement treize, et du coup, inconsciemment, même s'ils connaissaient mon âge, ils ne pouvaient s'empêcher de voir devant eux un gamin de treize ans. Et forcément, un gamin de treize ans qui ne comprend pas grand-chose, écorche certains mots ou s'amuse à faire des « potions magiques » avec son meilleur ami en urinant dans une bouteille, et en y ajoutant des escargots, des limaces et tout ce qu'il y a de plus dégueu, persuadé que cette potion les rendrait invisibles... Oui, on peut se poser des questions sur l'intelligence de cet enfant. Et comme leur fils était pour le coup bien plus petit que la moyenne, et ne faisait pas neuf ans, mais bien sept... Bref, en fin de compte, c'était moi, le grand benêt, le con.

Je me suis souvent promis qu'un jour je les retrouverais et que je leur prouverais que je n'étais pas con. Comment ? Je ne sais pas. Peut-être en récitant mes tables de multiplication par cœur, ou en leur montrant que je sais dire bonjour en six langues, ou encore en leur faisant la critique d'un livre un peu compliqué à lire, genre du Nietzsche. Mais quelle serait leur réaction en voyant débarquer un inconnu sonnant à leur porte, habité d'une rage refoulée depuis 25 ans, leur criant : « Je ne suis pas con ! La preuve : $1 \times 1 = 1$, $2 \times 2 = 4$, $3 \times 3 = 9$, hello, ciao, holà, guten tag, kon'nichiwa, sawat dii khrap, Friedrich Wilhelm Nietzsche était un philosophe allemand, poète en prose, critique culturel et philologue dont le travail a exercé une profonde influence sur l'histoire intellectuelle moderne... » ? Pas certain que ça serve ma cause, au contraire.

Alors, peut-on parler d'un traumatisme de l'enfance qui a influencé ma vie d'adulte que je suis aujourd'hui ? Ai-je été conditionné depuis tout jeune à être... con ? Je pourrais faire irruption à ces dîners entre amis qui parlent de ceux qui sont absents en soumettant l'idée qu'ils sont cons, et dire : « Hé, ho. Je sais très bien que vous êtes en train de dire que je suis paaaaas, mais que vous m'aimez bien quand même. » Et l'un d'eux serait plus explicite : « Par ton paaaaas tenu, tu veux dire con, on est d'accord ? » Et je répondrais : « Oui. Mais si je suis venu

par surprise à ce dîner où je n'étais pas convié, c'était pour vous dire que je ne suis pas con de naissance, que j'ai une excuse. On m'a conditionné depuis ma plus tendre enfance à être con. Ce con dont vous n'attendez pas grand-chose, mais qu'au fond, vous aimez bien. » Et je repartirais en claquant la porte, les laissant bouche bée. Et l'un d'eux, pour casser ce malaise que j'aurais mis, dirait : « Vous saviez que ce type sait dire bonjour en six langues ? Quel gâchis ! Bon, qui reveut du rouge ? J'ai rapporté une super bouteille d'un petit caviste... »

CHAPITRE 2 :

Le couperet

« Un homme intelligent peut faire le con, un homme con ne peut pas faire l'intelligent. »

Frédéric Dard

Il y a quelques jours, j'ai pris le taureau par les cornes, et je suis allé passer un test de Q.I. Arrivé sur place, j'étais le seul adulte. Dans la salle d'attente, j'étais entouré de parents qui venaient faire tester leur enfant. Tous appartenaient, au vu de leur apparence vestimentaire, à ce qu'on peut qualifier aujourd'hui de bobo. Tous avaient appliqué « l'éducation positive » à leur chérubin. Vous savez, c'est cette nouvelle façon d'éduquer ses enfants, qui vise à davantage d'écoute des émotions, de douceur et de compréhension. Par exemple, un enfant pique une colère et jette son bol de soupe en l'air. Eh bien, au lieu de lui passer une soufflante et de l'envoyer dans sa chambre en hurlant, en voyant l'état du mur recouvert de soupe, ceux qui appliquent l'éducation positive vont alors l'applaudir et utiliser la soupe sur le mur pour en faire un dessin. Et du coup, vous l'aurez compris, ces enfants ayant reçu une éducation différente de la conventionnelle sont tout naturellement vus par leurs parents comme différents des autres enfants. HPI. Voilà, le mot est lâché. Vous l'aviez vu venir, n'est-ce pas ? Haut Potentiel Intellectuel. Aujourd'hui, tous les enfants de bobos sachant dire leur prénom à deux ans et pisser dans le pot sont considérés comme HPI. Pas par les spécialistes, je vous rassure, mais par les parents eux-mêmes. Du coup, pour avoir le diplôme HPI tant désiré, il faut passer par la case test de Q.I. Et autant vous dire que les gamins qui ont ce diplôme avant leurs trois ans, c'est la fête sur les réseaux sociaux du papa et de la maman. Et d'ailleurs, cette nouvelle mode d'être HPI ne touche pas que les bobos. Beaucoup de personnalités se découvrent HPI du jour au lendemain, ce qui leur permet de se

démarquer des autres et d'expliquer l'origine de leur talent, ou plutôt... de dire aux gens qui méprisent leurs œuvres que ce sont des cons, vu qu'eux sont HPI, donc leurs œuvres ne peuvent être comprises et jugées que par des HPI comme eux. Avec cette mode, les critiques cinéma et littéraires devront bientôt montrer leur acte de reconnaissance HPI pour pouvoir écrire.

Bref, c'était mon tour. Moyennant 300 euros et plus d'une heure et demie d'exercices tous aussi différents les uns des autres, le tout sous le regard d'un psychologue qui m'observait comme si j'étais une strip-teaseuse dans un peep-show, le verdict est tombé. Et à voir la tête de mon examinateur d'intelligence, je pense que j'étais le surdoué de sa journée. Pour tout vous dire, il n'a rien dit. Il s'est contenté de me donner mes résultats dans une enveloppe et m'a souhaité une bonne journée. Mais son « Bonne journée » voulait dire « Monsieur, pourquoi êtes-vous venu perdre votre temps et votre argent ici ? Franchement, tout, mais pas vous. Ça me donne presque envie de baisser votre note pour ce manque de confiance en soi. » Évidemment, cette interprétation peut paraître un peu longue par rapport à un simple « Bonne journée », mais si on y associe le ton de sa voix, son regard appuyé, sa légère moue et sa façon un peu expéditive de me tendre l'enveloppe avec mes résultats... vous auriez pensé comme moi.

Le soir venu, j'avais un rendez-vous galant avec une femme rencontrée sur une application de rencontres. Elle disait dans son profil aimer regarder Netflix le samedi soir et bruncher le dimanche. Moi aussi, ça tombait bien. J'avais donc peut-être rendez-vous avec la femme de ma vie. Elle avait choisi un bar à vin un peu branché, très sympa. En vrai, on s'en fout un peu du décor. J'étais venu directement après mon test de Q.I. Du coup, j'avais avec moi ma fameuse enveloppe, que je n'avais pas encore ouverte. Elle m'a raconté sa journée, puis est venu mon tour. Je lui ai donc expliqué que j'avais passé un test de Q.I., sans préciser évidemment que c'était parce que j'avais été conditionné depuis ma plus tendre enfance à être con et que, du coup, je voulais savoir si mon moi adulte était con. J'ai prétexté que c'était pour un entretien d'embauche pour un très haut poste dans une très grosse boîte. Est donc venue la fameuse question « *Mais alors, t'as combien de Q.I. ?* ». Quelle ne fut pas sa surprise lorsque je lui ai proposé de me l'annoncer, vu que je n'avais pas ouvert cette enveloppe. Ça mettait un peu de piment à ce rencard. Tout excitée, elle a ouvert l'enveloppe à la

manière d'une actrice annonçant le lauréat de la Palme d'Or. Puis silence. Elle faisait la même moue que le psychologue quelques heures plus tôt lorsqu'il m'avait dit : « *Bonne journée* ». Vu qu'elle n'arrivait pas à m'annoncer le résultat, sûrement car elle devait se dire : « Mais qu'est-ce que je fais là ? Avec ce type HPI, qui doit sûrement me juger à chacune de mes interventions... », je lui ai pris le document des mains. Et à mon tour, quelle ne fut pas ma surprise... 82. J'avais 82 de Q.I. Je comprenais mieux sa réaction ainsi que celle du psy. La moyenne étant sûrement de 50, étant donné que c'était sur 100. Faut pas avoir fait math sup math spé pour s'avancer là-dessus. J'étais donc dans la moyenne haute, proche du 100. L'équivalent d'un 8,2/10 ou d'un 16,4/20.

Enfin, j'étais soulagé. Enfin, je savais que mon conditionnement à être con n'avait pas eu d'impact sur mon moi adulte. Euphorique, j'ai commandé deux coupes de champagne pour fêter ça. Elle ne comprenait pas ma joie, et ne disait plus un mot. Puis quand je lui ai demandé ce que ça faisait de *dater* un mec qui avait 82 de Q.I., elle a pris un ton grave, comme si elle était médecin et qu'elle allait m'annoncer une mauvaise nouvelle. Petit aparté : elle était vraiment médecin dans la vraie vie, du coup on sentait qu'elle maîtrisait le ton solennel pour annoncer de mauvaises nouvelles, avec les avant-bras posés sur la table, les mains entrelacées et une légère avancée du buste, précédant une grande inspiration. Elle m'a dit : « Mais t'es con ou tu le fais exprès ? » C'est alors qu'elle m'a expliqué, calmement, en décomposant les mots, exactement comme le faisaient les parents de Rémi Durand, que le Q.I. n'était pas noté sur 100, et que, comme le montrait le graphique joint avec les résultats, j'étais en dessous de la moyenne, qui est de 85. Pas de beaucoup certes, mais en dessous. Plus précisément, j'étais dans la catégorie « débile léger ». Le monde s'est effondré autour de moi. Elle était gênée par la situation et a sorti son joker : un faux appel de sa meilleure amie qui avait soi-disant besoin d'elle. Mais je voyais bien que le téléphone n'était pas allumé. Je suis peut-être débile léger, mais je sais reconnaître un téléphone allumé d'un téléphone éteint. En réalité, j'aurais probablement fait la même chose à sa place. J'aurais sans doute un peu mieux joué la comédie. J'aurais marqué plus de silences entre mes phrases pour faire croire que le faux interlocuteur était en train de parler. Par exemple, j'aurais placé avec parcimonie des « hum hum... oui... ah bon ? ... calme-toi... OK... ahh... ». Là, elle a à peine fait semblant de décrocher et en même pas 15 secondes, c'était réglé, il fallait qu'elle vole au secours de sa meilleure amie.